

ampoulées que se donnent réciproquement ces adeptes de la science médicale, pour penser même à chercher ailleurs que chez eux, un remède à leurs maux sans nombre. Néanmoins, le voile qui cachait leur ignorance et leurs machinations, a été déchiré naguère, et il ne tardera pas à être levé entièrement, pour laisser paraître au grand jour leur nudité. Le *Lancet* et autres ouvrages populaires de médecine ont ouvert la voie à l'examen de leurs pouvoirs vantés et de leurs droits prétendus, et les écluses de la presse publique ont laissé couler sur l'esprit de l'homme un torrent diluvien, qui doit finalement nétoyer les fondrières de la corruption, et former des canaux plus purs de santé, sur les principes vrais de la nature et du sens-commun, dépouillés de toutes les platitudes techniques des écoles de l'antiquité. Heureusement, une nouvelle ère est arrivée; M. Morison, l'hygiéniste, a ouvert le volume simple de la vérité, et a procuré à l'homme un accès facile à la cause de toutes les maladies, avec un mode de guérison aussi certain qu'il est inoffensif, et dans un langage si clair, que l'homme le moins érudit en peut comprendre toute la théorie, et la pratique sans un moment de doute ou d'hésitation. La théorie hygiénique indique la voie; le Collège Britannique de Santé a prouvé, dans sa pratique, que la théorie est parfaitement correcte; et plus de 200,000 individus (abandonnés de la faculté comme incurables) sont prêts à attester qu'ils jouissent maintenant d'une santé parfaite, en conséquence de l'usage des "médecines universelles."

On pourrait en effet taxer de cupidité, et même de scélératesse (car nous avons supprimé ou adouci quelques unes des expressions de M. Morison), tout médecin qui voudrait empêcher que les hommes ne se guérissent par des remèdes simples, ou ne se servent d'autres remèdes que les siens, quand il sait, ou voit par sa propre expérience, qu'il ne peut les guérir lui-même. Non moins coupable serait celui qui, ayant d'abord employé un traitement qui ne lui a pas réussi, y persévérerait néanmoins, quoiqu'il en connût de plus efficaces, de peur d'avouer qu'il s'est trompé. Pourtant, comme en Angleterre, aussi bien qu'en d'autres pays, les médecins gradués ont guéri quelques cas de cholera asiatique, il est à croire que M. Morison ne parle que généralement, et qu'il fait, mentalement au moins, plusieurs exceptions. Quoiqu'il en soit, il est peut-être à regretter que M. Sifton ne soit pas arrivé ici un mois plutôt, avec les "Médecines universelles;" car si nous devons ajouter une foi entière à tout ce que nous en entendons dire, elles ont rappelé à la vie plusieurs de nos citoyens abandonnés des médecins de profession, et il est probable qu'elles en ont exempté un plus grand nombre des atteintes du fléau qui désole nos villes et nos campagnes depuis déjà si longtemps.